

PIERRE ALECHINSKY
Notes sur *Dessins et portraits*
d'Antonin Artaud

Paule Thévenin, qui venait de publier en 1987 avec Jacques Derrida un livre d'art chez Gallimard, voulut connaître ma réaction de peintre. Feuilletant l'ouvrage, j'éprouvai d'abord un sentiment d'indiscrétion: les pages de reproductions n'avaient certes pas été destinées à devenir des lettres ouvertes.

Pages devenues proies. Croit-on se rassurer en tombant sur un dessin « de traviole » et subir le charme du mot drôle qu'aussitôt la souffrance prime... Une flamme aquarellée? Une houpelande « pour l'envoûtement austriaque de ce soir mardi, je mangerai un enfant cru devant toute la terre, moi le mômo. »

Tels dessins d'Antonin Artaud, artiste, pourront-ils se dissocier d'Artaud Antonin, dément supplicié? Se signalerait bientôt à mes yeux un instantané d'écriture où brille une volonté d'équilibre: la signature, apposée selon l'usage dans le coin inférieur droit de presque toutes les pages. L'autre Artaud, le calme et limpide Antonin, autorisait à poursuivre sans vergogne.

Un héros traverse la scène (la page) dans le sens inverse de la lecture. Rappel d'élégance théâtrale tracé de droite à gauche en quelques gestes justes sur un formulaire du service médical



Antonin Artaud, *Autoportrait*, c. 1920
Fusain

des Postes et Télégraphes. La « normalité » : *Visites de soins faites au domicile des dames employées, surnuméraires* – et plus loin : *Si la maladie de l'agent exige plusieurs visites, le médecin met des guillemets dans les colonnes 1, 2 et 3.*

Folie et souffrance, on le sait, travaillèrent Van Gogh, mais toujours *avant* ou *après*, jamais *pendant*. Jamais dans le temps même de peindre. Chez Artaud, requis par l'écriture quand il dessine (ou lorsqu'il écrit s'ordonnant de passer au dessin), les images, les cris, les pensées, le tout arrive dans la bousculade d'imager, crier, penser.

Un écrivain dessine, c'est plutôt pour échapper au bruit des mots. Eugène Ionesco, qui peignait des gouaches comme un enfant, s'en réjouissait : « Enfin le silence ! »

Tellement pris par le geste que son crayon (la mine depuis longtemps fichue) ne trace plus qu'avec le bois. Résultat ni gris ni noir. Griffures, excoriations, lézardes... Les médecins, lorsqu'il dessinait des poignards, le laissèrent sans lame et l'on imagine mal ce jeteur de sorts avec un taille-crayon d'écolier.

« Voilà comme je pense », dit le manuscrit qui montre comment : à coup de griffes. Chaque mot écrit, chaque tirade réclame un enfoncement. Pas de répit. La feuille de papier laminée se cloque. Artaud frappe. La peau de l'instrument devient noire. Rythme de percussionniste jusqu'à la déchirure. Transmission d'une plaie.

Portraitiste de vérités qui le révulsent, Artaud greffe son abnégation sur les lèvres d'amis (Roger Blin, Florence Loeb). À son crayon défendant.

Parmi les éruptions distribuées sur le front, les tempes, le nez (je regarde un autoportrait de 1947), l'une venue des profondeurs se singularise: pomme ou tache d'Adam? Pomme similaire à hauteur de sternum dans le portrait de Jany de Ruy, nantie d'un troisième œil ou sexe.

Portrait de l'amertume de l'artiste.

Les apparitions d'Antonin Artaud, jeune: sa beauté physique dans les films de Dreyer, Gance, Pabst... Puis, en 1947, parmi les « vraies figures » de Michaux, Paulhan, Ponge, « plus beaux qu'ils croient » au catalogue des « Portraits à ressemblance extraite, à ressemblance cuite et confite dans la mémoire, à ressemblance éclatée dans la mémoire de Mr Jean Dubuffet, peintre », le pot de fer contre le pot de terre: les traits caractéristiques d'*Artaud aux houppes*.

Des jambages montent la garde. Survolant des lacunes, je déchiffre des cursives descendues à une vitesse foudroyante sur un rectangle de papier, le lisible:

Saint-Antonin

Léonard de Vinci

manque d'énergie

encore terriblement romantique

comme le dessin qui

mais je suis faible



Antonin Artaud, *Autoportrait*, 1947
Crayon et craies de couleur
55 × 43 cm
(Coll. J.D., Bruxelles)



Jean Dubuffet, *Antonin Artaud aux houppes*, 1947,
dessin à la plume, encre de Chine sur papier ordinaire,
exposition « Les gens sont plus beaux
qu'ils croient. Vive leur vraie figure »,
Galerie René Drouin, Paris, 1947

Artaud se plante un crayon dans le dos. Mouvement crispé. Forcément maladroit, bras tordu. Le photographe ne l'a pas raté: plan général de sécurité, puis gros plan.

Qui feuillette devient voyeur.

Pierre Alechinsky